



HAL
open science

Gilbert Durand et l'imaginaire romain

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Gilbert Durand et l'imaginaire romain. Pascal Bouvier et Arlette Chemain-Desgrange. Gilbert Durand. De l'enracinement au rayonnement, Publications de l'université Savoie-Mont-Blanc, pp.161-171, 2016, 10 2-919732-45-5. hal-04548011

HAL Id: hal-04548011

<https://hal.science/hal-04548011>

Submitted on 16 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GILBERT DURAND ET L'IMAGINAIRE ROMAIN

JOËL THOMAS

PR. EMERITE A L'UNIVERSITE DE PERPIGNAN-VIA DOMITIA
(FRANCE)

Je voudrais parler de la fascination que le monde antique, et peut-être plus particulièrement le monde romain, a exercée sur Gilbert Durand. Son œuvre est traversée de ces références à la romanité. Il en a souvent magnifiquement parlé, et on sent que lui-même est sous le charme, quand il évoque la Rome actuelle, et le « syndrome de Stendhal », la fascination qu'exercent sur notre imaginaire ces strates superposées de civilisations à la fois révolues et toujours vivantes : les créations de Bramante, du Bernin, de son concurrent Borromini, « avec l'extraordinaire place de San Carlino alle quattro Fontane, de San Ivo du Palazzo della Sapienza, de Santa Agnes. »¹ On n'en est pas surpris, quand on pense que tous les individus doués de culture et de sensibilité n'échappent pas à cette mystérieuse attirance, qui amena Montaigne, les

¹ G. Durand, « Notes pour l'étude de la romanomanie : de la *Ratio Studiorum* à Napoléon Bonaparte », in *Les imaginaires des Latins* (J. Thomas dir.), Perpignan, Presses universitaires, 1995 (1^{re} édition 1992), 195.

peintres européens, Stendhal, Nietzsche, Freud, Proust, et tant d'autres, à faire le voyage d'Italie, le pèlerinage de Rome. Mais chez G. Durand, la force de l'impact, l'intensité de la connivence sont sans doute encore plus grandes que chez d'autres. Il y a de bonnes raisons à cela. Sur bien des points, l'imaginaire personnel de G. Durand et l'imaginaire collectif de la romanité étaient en résonance. G. Durand a toujours été un homme de réseaux, de communication, soucieux d'équilibre et de logique d'antagonismes. Ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire* l'attestent. Or le monde romain propose un des modèles les plus raffinés et les plus efficaces de cet équilibre, et cela n'a pas échappé à notre philosophe savoyard. Cela va contre des idées reçues. On fait trop souvent des Romains un peuple de traîneurs de sabres, de guerriers et de juristes. Mais G. Durand avait bien senti que Rome avait mieux réussi que l'Europe cette « chance de rester femme » dont il nous dit, avec Lévi-Strauss, qu'elle est une des « chances manquées de l'Occident » et de notre culture². *Roma* est une déesse féminine, dont les deux autres noms secrets selon Macrobe étaient *Flora* (encore une femme) et *Amor*, l'anagramme de *Roma*, évoquant bien sûr Vénus, la féminité personnifiée. Quant à l'union des contraires, elle est déjà dans le mot *Imperium Romanum* : union du singulier et du pluriel, uniformité unifiance, mais aussi union du masculin et du féminin, du Yang et du Yin :

Le Yang, à travers le mot *imperium*, qui informe l'imaginaire politique de la romanité : le commandement, la maîtrise, l'autorité, celle du *pater*

² Cf. G. Durand, « L'Exploration de l'imaginaire », in *Circé*, Cahiers du C.R.I., n° 1, Chambéry, 1970, 31.

familias dans la famille, mais aussi du *patronus* dans la maisonnée, de l'*imperator* dans l'armée, du *dux*, du *rector*, à la tête de l'Etat, et de Jupiter tonnant sur l'Olympe et le monde créé.

Le Yin, à travers l'adjectif *Romanum*, qui nous renvoie à *Roma*, entité féminine, le pôle féminin, l'image de la ville originelle, du ventre maternel.

Cicéron l'avait bien compris, quand il disait joliment qu'il avait deux patries : sa petite patrie, Arpinum, où il était né, et sa grande patrie, Rome. Je cite le passage (*De Legibus*, II, 2, 5), qui est un modèle de la capacité des Romains de se sentir pluriels, plusieurs et un à la fois, et qui mérite sans doute d'être médité dans le cadre d'une réflexion sur l'entité complexe d'une fédération :

Nous regardons comme notre patrie à la fois le lieu où nous sommes nés et la cité qui nous a conféré la qualité de citoyens. Cette dernière est nécessairement l'objet d'un plus grand amour, elle est la république, la cité commune ; pour elle nous devons savoir mourir, nous devons nous donner à elle tout entiers, tout ce que nous avons lui appartient, il faut tout lui sacrifier. Mais la terre natale qui nous a engendrés n'en a pas moins une douceur presque égale, et certes je ne la renierai jamais, ce qui n'empêche que Rome ne soit ma grande patrie, où ma petite est contenue.

Autant dire, avec G. Durand et E. Morin, que Rome est à la fois une patrie et une matrice, terre des Pères et des Mères, sans que l'on puisse l'amputer de l'un de ces tropismes essentiels à son développement harmonieux. Et je crois que notre ami Gilbert aurait volontiers vu sa chère Savoie dans le rôle de la « petite patrie » chère à son cœur, et la France, pour laquelle il risqua sa vie, dans le rôle de la « grande patrie » (à moins qu'il n'ait préféré mettre à cette

place l'Université, dans sa dimension transnationale).

Dans l'excellente communication que G. Durand avait donnée à Perpignan au colloque *Les imaginaires des Latins*, et qu'il avait intitulée « Notes pour l'étude de la romanomanie. De la *Ratio Studiorum* à Napoléon Bonaparte »³, il soulignait ce double visage de Rome :

l'image centralisatrice, la géométrisation de l'*Urbs*, à partir de la *Roma quadrata* originelle ; puis le quadrillage de l'Empire, comme développement de la même image : un tissage territorial qui constitue l'*imperium*, et qui rappelle que tout s'y trouve lié au Centre, à Rome. Remarquons au passage que la stratégie romaine d'occupation du territoire, par centuriation, à partir d'un tracé cadastral géométrique qui trouvait ses origines dans le plan hippodamien de délimitation de la cité, puis qui s'étend jusqu'aux confins de l'empire, cet immense maillage, se retrouve davantage dans le découpage franc des États d'Amérique que dans les sinuosités de nos frontières européennes ;

mais aussi *l'image métissée*. Qui mieux que G. Durand pouvait être sensible à cette « âme tigrée » de la romanité ? Paradoxalement, c'est l'excès même de la centralisation qui a développé le métissage, comme un contrepoint. L'*Imperium* est devenu trop grand pour qu'à ses confins le souvenir affectif de la terre italienne soit perceptible : les collines du Latium étaient totalement étrangères aux citoyens romains d'Espagne ou d'Afrique. C'est alors que les Latins ont réussi ce que j'appellerai le « miracle romain » :

³ G. Durand, art. cit., 193-206.

Rome, avant d'être un lieu, est un idéal, un certain nombre de valeurs partagées par la communauté romaine. Pour être Romain, il faut avant toute autre chose communier dans ces valeurs, y adhérer et les respecter, le tout dans la fermeté, mais aussi dans la justice. Ceux qui ont connu G. Durand savent combien ces deux principes étaient au centre de son action militante, puis de sa création scientifique : un vrai Romain, donc. G. Durand, ce guerrier de la Résistance, était un homme profondément pacifique, un messager de paix et de tolérance. Mais la justice n'exclut pas la fermeté. Les Romains ont des droits, mais aussi des devoirs. On se souvient de la fameuse mission qu'Anchise assigne aux Romains dans l'*Énéide* de Virgile : « A toi, Romain, qu'il te souviennne d'imposer aux peuples ton empire. Tes arts à toi sont de promouvoir les lois de la paix entre les nations, d'épargner les vaincus et de dompter les orgueilleux. » (VI, 851-853).

Et la vie de G. Durand, ce guerrier philosophe, me semble bien symbolisée dans la phrase fameuse, très romaine, de Cicéron, « *Cedant arma togae* », « Que les armes s'effacent devant la toge » (*De Officiis*, I, 22) : que le guerrier s'efface devant l'humaniste. Pour la première fois, ailleurs que dans le cercle des philosophes, on ose à Rome un éloge de l'intellectuel, et il est beau que ce soit un homme politique qui l'ait fait. Déjà, Platon l'avait tenté, mais il avait échoué à le réaliser. Cicéron, moins grand penseur, mais meilleur homme politique, réussit pour la première fois à subordonner l'action à des idées : n'est-ce pas précisément le but ultime des *Structures anthropologiques de l'imaginaire* ? Et ces idées sont très belles, elles constituent ce qu'on appellerait volontiers un idéal : Rome ne se

ramène pas à un territoire, à des questions de géographie. Elle n'est définie ni par des fleuves, ni par des montagnes, ni par des mers. Elle n'est pas non plus une question de sang, de race ou de religion. Rome est un idéal. Rome est la plus haute incarnation de la liberté et de la loi à laquelle l'homme ait pu parvenir. Il n'est pas étonnant que, en latin, *natio* et *natura* aient la même étymologie, qui les rattache à *nascor*, « naître » : c'est une loi cosmique qui situe la nation dans un ordre naturel plus général, dont elle est un maillon et un reflet. Et ce lien, cette interdépendance créent une éthique des droits et des devoirs : Rome est la république des droits et des devoirs.

Être Romain, ce n'est donc pas une question de sang, ni de race. Cela nous conduit au deuxième thème fondateur qui anime la romanité, et qui irrigue l'œuvre de G. Durand : la tolérance et la générosité. Tite-Live nous raconte que, dès la fondation, Romulus créa, pour peupler Rome, un asile où il accueillit des parias de toutes sortes (*Hist. Rom.* I, VIII, 4-6)⁴. Par la suite, le droit de cité fut justement là comme principe d'intégration. Il n'y avait pas d'exclusive : tout le pourtour du Bassin Méditerranéen, dans la mosaïque de ses races et de ses religions, était pris dans cette alliance, dans ce réseau d'intégration qui tisse une unité en respectant les différences et les particularités : *unitas multiplex*, une unité tissée dans la diversité. Le seul critère est le respect des valeurs qui unissent ces peuples. Les citations ne manquent pas, qui revendiquent ce respect des personnes ; Scipion, à qui

⁴ Cf. J. Thomas, *L'imaginaire de l'homme romain. Dualité et complexité*, Bruxelles, coll. Latomus, 2006, 201-204, et *Mythanalyse de la Rome antique*, coll. *Vérité des mythes*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

Cicéron fait dire, dans le *De Republica* (I, 58), « Ce n'est pas la nationalité qui nous intéresse, ce sont les qualités naturelles (*ingenia*) » ; et Apulée, écrivant deux siècles plus tard dans l'*Apologie* (24) : « Ce qu'il faut examiner, ce n'est pas le lieu d'origine, mais le caractère qu'on a ». L'État romain jouera vraiment le jeu : il suffit de considérer la suite des empereurs, pour voir que beaucoup d'entre eux, et non des moindres, étaient des provinciaux, venus d'Illyrie, d'Afrique, de Libye ou de Gaule. Rome a compris qu'elle trouvait dans ces « hommes nouveaux » les forces vives qui la garantissaient contre son propre épuisement endogame, et qui la régénéraient. G. Durand lui aussi avait coutume de chanter les charmes et les vertus de la province, en face de l'hydre jacobine parisienne...

C'est donc bien sur un authentique métissage que Rome s'est construite, un métissage où chacun est respecté en tant que force vive susceptible d'irriguer l'entité collective. En même temps, les peuples intégrés dans la romanité ont donné des exemples de l'adhésion et du choix consenti qu'ils faisaient. Il n'eût pas été possible par rapport à un modèle inhumain. Nous trouvons là une préfiguration du fameux théorème de Tocqueville : un groupe humain n'adopte les valeurs d'une autre civilisation qu'à la condition de ne pas se retrouver, après sa conversion, au dernier rang de cette civilisation. Mais à vrai dire, la structure même de l'Empire romain garantissait le théorème, puisqu'un village barbare romanisé devenait de plein droit une cité, c'est-à-dire une des cellules constitutives de l'*imperium* : ses citoyens étaient des acteurs, non des spectateurs de l'Empire. Ainsi, des deux côtés, on a joué le jeu ; sur ces bases, on n'est pas Romain, on le devient, on mérite de l'être, on doit sans cesse justifier ce titre ; c'est peut-être un trait que les

Romains partageaient avec les Chrétiens disant eux aussi *fiunt, non nascuntur christiani*, on ne naît pas chrétien, on le devient ; dans les deux cas, on retrouve le même idéal exigeant et pour ainsi dire initiatique.

Tant que Rome raisonna ainsi – laissons de côté les excès du volet militaire et l'*hybris* de ses chefs, qui relèvent plus de l'impérialisme que de ce que j'ai évoqué, et que j'appellerai l'« impérialité » -, elle rayonna et fut la métaphore hyperbolique de la Méditerranée. C'étaient la langue latine, les voies de communication qui créaient le réseau susceptible de relier les membres de ce corps multiple, qui étaient le tronc reliant les racines de la romanité à l'efflorescence du feuillage de ses diversités. Le *limes*, lieu même de la limite de l'assimilation, est susceptible de bouger, de se déplacer, il fonctionne comme une peau autant que comme une barrière. C'est justement lorsque le *limes* n'est plus perçu que comme une barrière protégeant Rome des hordes barbares, au Bas-Empire, que Rome se coupe de ses forces vives, qu'elle se sclérose et meurt, au moment même aussi où, dans le temps et dans son imaginaire, elle se désolidarise de ses mythes fondateurs, qui ne la nourrissent plus en *feed-back* : elle s'isole, et meurt. G. Durand a explicitement parlé de ce risque, il lui a même donné un nom : la *dépolarisation*.

Équilibre : c'est le maître mot de la romanité, et c'est aussi le dynamisme organisateur des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Cet équilibre qui préside au métissage social, on le retrouve dans les pratiques politiques, et particulièrement dans cette invention romaine de la séparation des pouvoirs, fondatrice d'une justice républicaine. On sait que les Romains, par *odium regni*, par horreur et haine de la tyrannie, sont les inventeurs de l'auto-contrôle des institutions entre elles : le pouvoir

législatif, le judiciaire et l'exécutif relèvent d'instances autonomes, ce qui garantit leur indépendance mutuelle. Et même les chefs de l'exécutif, les consuls, ne peuvent dériver vers le pouvoir absolu, puisqu'ils sont deux, et se surveillent donc mutuellement. C'est une conception de la politique qui ne pouvait que séduire G. Durand.

Ce respect de l'autre dans le domaine politique va de pair avec une tolérance religieuse (ou plutôt, compte tenu de ce que nous avons dit *supra*, une *liberté* accordée dans la pratique des cultes). Elle est réelle, et considérable : tout culte nouveau peut être admis, après avoir été soumis à l'examen des *decemviri*, un collège chargé de veiller essentiellement à ce que le nouveau culte ne soit pas un facteur de trouble dans la cité. Une telle attitude n'était possible à Rome que dans le cadre d'un polythéisme. À de nombreuses reprises, en particulier dans ses conférences d'*Eranos*, G. Durand a marqué l'importance qu'il accordait à cette notion de polythéisme, et à son efficacité sociétale. Le polythéisme romain apportait une réponse différente de celle des monothéismes aux grandes questions existentielles : pour les Romains, le divin est trop complexe pour être expliqué par un seul principe ; on y parvient mieux en multipliant les éclairages, à travers la notion d'énergies complémentaires, sous forme des différents dieux. Ainsi, à Rome, les dieux sont tout autant des instances de la plénitude psychique et de la construction de soi que des figures de types de socialité ; nous en retiendrons surtout ici que ce modèle excluait tout risque de sectarisme et de communautarisme, personne ne pouvant se prétendre détenteur de la vérité : elle ne pouvait être saisie que dans le pluralisme. Les philosophes des Lumières s'en souviendront.

Les Romains sont allés encore plus loin, et ils ont eu

une très belle et très originale réflexion sur la barbarie. Pour en avoir parlé avec G. Durand, je sais qu'il avait de l'admiration pour cette conception. On croit généralement que le concept de barbarie est d'abord fondé sur une exclusion de l'autre, comme différent. C'est peut-être vrai chez les Grecs. Mais les Romains ont su donner à ce concept une acception beaucoup plus haute et beaucoup plus exigeante⁵. Pour un Romain, la barbarie, c'est d'abord une tendance que l'on a en soi, qui nous tire vers l'animalité, et qu'il faut dépasser. La pire barbarie, c'est donc une *barbarie intérieure*, c'est contre elle qu'il convient de mener le grand combat vers lequel culminent toutes les valeurs de la romanité.

On sait la place centrale de l'humanisme dans l'œuvre de G. Durand. C'est un autre point commun qui le relie à la romanité, dont, on le voit, l'édifice moral culmine dans la notion d'*humanitas*. On connaît le vers de l'*Heautontimoroumenos* de Térence (77), « *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* », « Je suis un homme, et je pense que rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Elle marque un réel progrès éthique, dans le respect accordé à l'Autre, et les Stoïciens se feront les propagandistes de cette universalité de la *philanthropia*, qui passe, on l'a vu, par l'absence de racisme. C'est une des fiertés de l'*imperium* que de l'avoir respectée : c'est au nom de l'*humanitas* que Cicéron présente Verrès comme un monstre parce qu'il a crucifié un citoyen romain.

⁵ Sur ce point, cf. deux ouvrages fondamentaux, Y.-A. Dauge, *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, coll. Latomus, 1981 ; et J.-F. Mattéi, *La barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne*, Paris, P.U.F., 1999.

Enfin, les Romains ne sont pas seulement reliés entre eux dans l'espace. Ils le sont à travers le temps, par rapport à leur mythe fondateur. G. Durand a eu des pages décisives là-dessus, quand il nous explique⁶ que l'histoire et la légende sont liées, comme une mémoire et une respiration. Sans l'histoire, la légende serait du vide, de l'irréel ; et sans la légende, l'histoire serait vide aussi, elle n'aurait pas de sens, ce serait une suite d'anecdotes, au milieu du bruit et de la fureur. Un peuple ne saurait donc vivre sans entretenir une mémoire, qui le relie à ses légendes fondatrices, à ce qui fait son âme et le ciment qui relie ses membres. Or le monde romain est, d'abord, un monde de mémoire : mémoire des ancêtres (l'autel des Lares est dans le vestibule de la *domus*) ; et, collectivement, dans la vie de la cité, mémoire des origines, mémoire de la fondation. L'histoire de Rome est construite et conçue comme une relation entre la légende et l'histoire, entre l'imaginaire fondateur des origines et l'histoire bien réelle des bâtisseurs de Rome. Ainsi, l'histoire et la légende prennent vie l'une par l'autre. Les grands hommes de l'histoire de Rome sont alors ceux qui donnent chair à un projet qui était inscrit dans l'archétype de la légende fondatrice. Il y a une sorte de *feed back*, de boucle récursive, entre l'histoire et la légende. Elles vivent l'une par l'autre. C'est pour cela que les Romains sont si attachés à leur grande histoire fondatrice, l'*Énéide*. Ils l'apprenaient par cœur, et ce qui est dit du *Coran* est vrai de l'*Énéide* : chaque Romain la lisait comme si elle avait été écrite exclusivement pour lui. Énée doit quitter Troie en

⁶ Cf. par exemple « Méthodologie, mythocritique, mythanalyse », in *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg international, 1979, 307 sq.

flammes pour fonder Rome, comme *Troia melior*, seconde Troie, mais en mieux, méritée et conquise au terme du voyage. Donc, d'une certaine façon, lui aussi, comme Ulysse, il doit partir, pour revenir, et devenir. Ainsi, cette histoire typiquement initiatique est le germe, le creuset, de ce que sera Rome à venir. Elle est un archétype, un résumé symbolique des dynamismes, des antagonismes, des complémentarités à partir desquels Rome vivra. Pour qui sait le lire, tout est déjà écrit dans le récit des Origines. Nous souffrons aujourd'hui de cette perte, voire de ce refus de notre mémoire collective ; G. Durand avait compris l'importance de cet enjeu, et beaucoup de ses textes sont un combat contre cet « oubli de l'être », pour paraphraser Heidegger, et contre ses conséquences tragiques, à terme, pour notre civilisation.

En inventeur de la notion de *bassin sémantique*, G. Durand s'est évidemment intéressé à la réception de la romanité dans l'Europe en construction. Il avait repéré les deux grands tropismes de l'intérêt que Rome n'a cessé d'inspirer à nos nations européennes :

l'image de l'Empire, comme « uniformité unifiante » :

Louis XIV et Napoléon aimaient à se faire représenter en empereurs romains ; et on connaît par la suite les dérives sinistres du Reich allemand et du fascisme italien, se revendiquant de *l'Imperium Romanum*, et le prenant pour modèle.

mais aussi *l'image de la République*, comme mythe d'une autre Rome, de la « vraie Rome », en particulier pour les hommes de notre Révolution française : la Rome du métissage, de la tolérance, de la liberté et de la justice, la Rome de Brutus, de Caton et de Cincinnatus, modèle d'ordre moral et d'austérité, celle dont Saint-Just disait : « Le monde est vide depuis les

Romains ; et leur mémoire le remplit, et prophétise la liberté » (*Rapport sur Danton*).

Parallèlement à cette image vertueuse, la république romaine a également une représentation perverse, associée surtout à la période terminale de la République : celle d'un État corrompu, lié à la fraude, aux luttes entre les partis, aux brigues électorales et aux complots (toute ressemblance avec des circonstances actuelles serait pure coïncidence...). Or, il n'a pas échappé à G. Durand, ni à Cl.-G. Dubois⁷, que les philosophes des Lumières, en particulier le Montesquieu des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, avaient une analyse très intéressante de cette prétendue décadence. Ils remarquent que les affrontements font partie de la vie collective, et qu'ils peuvent avoir des effets bénéfiques. La solution pour les dépasser n'est donc pas un retour autoritaire à l'ordre par l'exclusion des partis (la tentation totalitaire), mais l'idée d'une union qui assume le pluralisme ; chaque crise contient en germe son propre dépassement :

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome, mais on ne voit pas que ces divisions y étaient nécessaires, qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours y être [...] Ce qu'on appelle union dans un corps politique est une chose très équivoque : la vraie union est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous

⁷ Cf. Cl.- G. Dubois, *Récits et mythes de fondation dans l'imaginaire culturel occidental*, Bordeaux, Presses Universitaires, 2009 ; *Mythologies de l'Occident*, Paris, Ellipses, 2007 ; « Repenser le baroque français dans un cadre européen » in *Le Baroque littéraire*, Lisbonne, Fondation Gulbenkian, 1990.

paraissent, concourent au bien général de la société.
(*Considérations...*, chap. IX).

Cet éloge de l'*unitas multiplex* et de la *coincidentia oppositorum* ne pouvait que plaire à G. Durand, car il rejoignait et illustrait une thématique centrale de sa réflexion. Sa synthèse de l'imaginaire romain, il l'avait faite à travers le repérage très efficace et pertinent de trois mythologèmes⁸ :

la *Clémence d'Auguste* (c'est le sous-titre du *Cinna* de Corneille), ou l'archétype romain (et stoïcien) de la volonté contre les passions ; et en même temps, la magnificence et le goût du colossal ;

la *nostalgie des ruines*, ou le « syndrome de Piranese », qui est comme le contrepoint de cette imagerie grandiose de la romanité, et le regret de cette grandeur déjà perdue ;

la *vertu de Brutus*, enfin, comme reconquête austère (rêvée ?) des vertus de la Rome républicaine, et dépassement du phantasme de la chute.

À ce propos, une remarque particulièrement perspicace de G. Durand peut apparaître comme un cas d'école de ce qu'est une étude comparatiste. Parlant de l'architecture « claustrophile » du XVIII^e s., sans portes, sans fenêtres, sinon l'*oculus*, il écrit : « Ce qui frappe dans tous ces monuments si explicitement inspirés de la Rome républicaine, c'est l'aveuglement des surfaces. »⁹ On mesure le changement de paradigme qui a eu lieu entre la Rome d'Auguste et la France de Louis XVI quand on analyse l'architecture romaine. Elle aussi travaille sur des

⁸ Cf. G. Durand, art. cit., 198-205.

⁹ *Ibid.*, 202.

surfaces aveugles, mais pour des raisons bien différentes. Le mur romain, fait de briquettes, est envisagé comme un élément inerte destiné à enfermer un espace, une sorte de coque séparant les pièces. Ainsi se détermine une structure d'ensemble du monument romain, insaisissable, orientée autour de la notion d'espace, de volume, plus que de forme. C'est très impressionnant : l'œil cherche un point d'appui qu'il ne trouve pas, il reçoit une impression dynamique « chargeant » tel ou tel emplacement, par exemple une statue mystérieusement mise en valeur, et vers laquelle convergent les lignes de force de la pièce. Et l'*oculus* est alors l'ouverture vers le haut, la lumière, le ciel, et le divin. C'est bien un espace sacré. La pure rationalité grecque cède ici au mystère du symbole. On ne trouve plus le sacré dans le saisissable de l'image plastique, mais dans l'insaisissable de l'espace. Contrairement aux Grecs, plus attachés en cela à la matière, l'art romain développe la nostalgie de l'espace, perçu comme une frontière vers le frisson de la forme infinie. Dans cette mise en scène du sacré, on est loin des préoccupations théâtrales beaucoup plus profanes du XVIII^e s.

Pour conclure, ce que G. Durand a admirablement compris dans le modèle romain, c'est que l'unité n'est pas l'union : autant l'unité centralisatrice est mortifère, autant l'union fédératrice, l'*unitas multiplex* des différentes composantes ethniques et sociales, est vivifiante. C'est un exemple à méditer pour notre Europe en crise. Mais hélas, et sans pour autant tomber dans le pessimisme, G. Durand¹⁰ nous rappelle que les colonnes de Buren ne

¹⁰ *Op. cit.* 205.

sont ni celles du Capitole ni celles du Chevalier Bernin...